

LE
TROISIÈME LARRON

COMÉDIE EN UN ACTE

EN VERS

PAR

JACQUES NORMAND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

LE
TROISIÈME LARRON

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon
le 12 février 1875.

PERSONNAGES

LE COMTE ROBERT DE VILLEQUIER....	MM.	SICARD.
MAITRE JEAN, orfèvre.....		DALIS.
BERNARD, cuisinier du comte.....		TOUSÉ.
COURTEPINTE, soudeur.....		FRANÇOIS.
ODETTE, jeune bourgeoise, fiancée de maître Jean.	M ^{mes}	ANTONINE
RENÉ, écuyer du comte.....		HÉLÈNE PETIT
PREMIER BOURGEOIS.....	MM.	GIBERT.
DEUXIÈME BOURGEOIS.....		HERMET.
TROISIÈME BOURGEOIS.....		ERNEST.
BOURGEOIS et PAYSANS.		

En Touraine, à la fin du XV^e siècle.

Les passages entre astérisques peuvent être supprimés à la représentation.

S'adresser, pour ce qui regarde la mise en scène, à M. Bandois, régisseur général du théâtre de l'Océan.

LE
TROISIÈME LARRON

Une clairière sous bois. — Épais massif de feuillage et de plantes grim-
pantes, formant presque voûte au milieu. — A droite, au pied d'un arbre,
un banc de pierre. Dans le fond un château gothique, à tourelles, sur une hau-
teur. — C'est le matin, par un beau jour de printemps.

SCÈNE PREMIÈRE.

ODETTE, puis RENÉ.

ODETTE; elle arrive par le fond à droite, en cueillant des fleurs.

Encore quelques fleurs, et j'aurai le bouquet!

A une rose de hale qu'elle cueille.

Oui-dà! vous en serez malgré votre air coquet,
Votre tête penchée et de pleurs irisée,
Dame rose : au bouquet! toi, petite rusée,
Qui sembles te cacher sous le feuillage vert
Et ne montres qu'un œil discrètement ouvert,
O pervenche ma mie, à la blanche toilette,

Tu prendras place aussi dans le bouquet d'Odette.

S'avançant.

Dieu ! que c'est douce chose un matin de printemps !
Comme dans le ciel bleu ces nuages flottants
Ont des reflets dorés ! Et dans chaque bocage
Quels gais frémissements au travers du feuillage !
Moi-même je ne sais quel sentiment nouveau
Fait palpiter mon cœur comme une aile d'oiseau.
J'aurai couru trop fort ! On fait, de rose en rose,
Bien du chemin.

Regardant autour d'elle.

Où suis-je ? Ici ! vraiment, je n'ose
Cueillir des fleurs encore et m'engager plus loin.
Revenons, il le faut...

Elle s'éloigne un peu ; puis, regardant son bouquet.

Pourtant j'ai bien besoin
D'arranger le bouquet, ou je perds mon ouvrage.
Ce banc... Bah ! pour rentrer je courrai davantage.

Elle s'assied sur le banc.

A cette heure, ce bois, si peuplé vers midi,
Solitaire et muet, semble encore engourdi
Sous son voile de brume, et s'éveille aux roulades
Que des milliers d'oiseaux glissent dans leurs aubades.
Je rêve ; et mon bouquet ne se fait pas sans moi.
A l'œuvre !

RENÉ arrive par le fond, tout essoufflé.

Ouf ! Maintenant je puis souffler, je croi !

Regardant du côté du château.

Bien fin est le manant s'il allongé sa vue
Jusqu'ici !

S'avançant.

Je m'en vais sous cette ombre touffue

Me reposer...

Il aperçoit Odette.

Que vois-je ? Oh ! le joli gibier

Et tout à fait plaisant pour un jeune écuyer !

Il s'avance à petits pas, tâchant d'apercevoir le visage d'Odette, et la reconnaît.

Odette ! heureux hasard ! Approchons !

Il entre dans le bosquet, derrière l'arbuste.

ODETTE, assise, arrangeant ses fleurs.

Les fleurettes,

Les pervenches autour ; après, les pâquerettes.

Puis les roses enfin : aux plus belles l'honneur !

Triste.

Hélas ! dans ce bouquet je laisse aussi mon cœur,
 Mon cœur de dix-huit ans, mon cœur de jeune fille !
 Dans ce frêle cercueil où rayonne et scintille
 La goutte de rosée au soleil du matin ;
 Au milieu de ces fleurs dont tu suis le destin,
 Parmi ces bourgeons verts que la brise caresse
 Endors-toi pour jamais, ô ma pauvre jeunesse !

RENÉ, il sort sa tête du feuillage, derrière le banc.

Ouf ! m'y voilà ! J'ai pu, me courbant à demi,
 Grâce au chemin couvert, approcher l'ennemi.

ODETTE.

C'en est fait ! Dans trois jours je serai mariée !

RENÉ, écoutant.

Mariée !

ODETTE.

A jamais, hélas! je suis liée
Au sort de maître Jean, l'orfèvre.

RENÉ.

Maître Jean!

ODETTE.

Il possède, dit-on, de gros tonneaux d'argent
Dans sa cave; de l'or, des diamants, des pierres,
De quoi payer rançon pour des villes entières,
Des trésors enfouis, des bijoux éclatants...
Il a tout, tout enfin... et même soixante ans!
Pourtant c'est un brave homme, et je lui suis promise.

RENÉ.

Maintenant que je sais où la place est assise,
Avec l'artillerie attaquons le rempart.

Il arrache des feuilles et se met à les jeter à Odette.

ODETTE, rêvant toujours.

Ah! pauvre maître Jean, malgré votre grand art,
Vos bijoux, vos trésors, vous ne ressemblez mie
A celui qu'on voudrait pour maître de sa vie!
A celui que je vois en rêve bien souvent
Le casque sur la tête et le panache au vent,
Menant son destrier d'une main assurée,
Vainqueur, dans un grand flot de poussière dorée!

RENÉ, continuant son manège.

Oh! la rêveuse! Allons! qu'on se retourne un peu!

ODETTE, parlant comme en rêve.

Comme il est noble et fier! Comme ses yeux de feu,
Scintillant au travers de la sombre visière,
Jettent, dans le combat, des éclairs de colère!
Et comme c'est plaisir de voir, tremblant et doux,
Ce vaillant chevalier tomber à vos genoux,
Et croiser devant vous, paisible souveraine,
Ces larges mains de fer qui vous broieraient sans peine!

RENÉ, même manège.

Petite ambitieuse! à toi cela!

ODETTE, secouant le cou et regardant en l'air.

Voici

Qu'il fait du vent! il pleut des feuilles par ici!

Elle se retourne, aperçoit René et se lève brusquement.

Ah! messire René!

RENÉ, il sort du massif.

Non! Zéphyre en personne!

ODETTE, embarrassée.

Je dormais...

RENÉ.

Vous dormiez? Laissez que je vous donne
Un bon conseil, alors : pour garder vos secrets,
Défiez-vous toujours des rêves indiscrets.

ODETTE.

Vous écoutiez?

RENÉ.

Oh ! non ! j'entendais.

ODETTE.

Ah ! messire !

RENÉ.

J'entendais, Dieu merci ! Comment ! vous osez dire,
 Odette, que bientôt vous aurez pour mari
 Maître Jean ? maître Jean ! vous ! Ah ! j'en aurais ri
 Si rire se pouvait quand on sent la colère...

ODETTE.

Vous plaisantez, messire ! Eh ! que peut bien vous faire
 Mon mariage ? Moi ! que suis-je donc pour vous ?
 Une simple bourgeoise...

RENÉ.

Eh quoi ! ces yeux si doux
 Pleins d'humides rayons où le printemps se joue,
 La timide rougeur qui couvre cette joue,
 Ce maintien gracieux, cet air simple et charmant,
Il lui prend la main.
 Ces petits doigts, auxquels le plus pur diamant
 Ne saurait ajouter une grâce nouvelle ;
 Ces cheveux ondoyants que d'une main fidèle
 On voudrait dérouler et baiser chaque soir ;
 Cet ensemble divin qui fait qu'on ne peut voir
 Fille telle que vous au pays de Touraine ;
 Tous ces trésors, pour qui l'on donnerait sans peine
 La moitié de sa vie, un bonhomme jaloux,

Laid, vieux, à qui la mort a donné rendez-vous
Pour le prochain hiver, aura le privilège
De les pouvoir piller d'une main sacrilège?

Cavalièrement.

Sang du Christ! moi René de Brion, écuyer
De monseigneur Robert, comte de Villequier,
Voyant telle beauté supporter tel outrage
Je sens mon cœur gonflé de dégoût, et j'enrage!

ODETTE, rougissante.

Ah! messire! moins haut, car on nous surprendrait.

RENÉ, à mi-voix.

Nous surprendre? Et qui donc? Va! le bois est discret!
Les oiseaux du bon Dieu peuvent seuls nous entendre,
Odette : écoute-les. Moi, je sais les comprendre :
Ils disent, dans leurs chants harmonieux et doux,
Qu'ils sont heureux, légers et joyeux comme nous ;
Que laissant son manteau de froidure et de pluie,
Le ciel s'est revêtu de riche broderie,
Du soleil de printemps, resplendissant et beau ;
Que les cœurs ont aussi leur joyeux renouveau,
Leur printemps, leur saison de joie et de tendresse,
Saison tout embaumée, où l'on sent une ivresse
Inconnue, un émoi qu'on ne peut définir,
Vous monter doucement à l'âme, l'entr'ouvrir,
Y venir réveiller la pensée endormie...
Voilà, sans rien mentir, ô ma charmante mie,
Tout ce qu'en voltigeant à travers leur palais
De verdure et de fleurs, disent les oiselets.

ODETTE.

Oui-dà! Vous comprenez leur langage à merveille.
C'est parfait. Mais pour moi, qui n'ai si fine oreille,
Il est grand temps, je crois, de m'en aller d'ici.
Adieu, messire.

RENÉ, la retenant.

Odette! Ah! l'étrange souci
Qui fait gonfler mon cœur et de peine et de joie,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'amour me l'envoie.
Voilà déjà longtemps que je t'aime, et je veux
Aujourd'hui, belle enfant, te faire mes aveux.

ODETTE, cherchant à s'échapper.

Vous vous raillez de moi! C'est du reste l'usage
Parmi vous, beaux seigneurs...

RENÉ.

Je t'aime! foi de page!

ODETTE.

Après ce serment-là j'en doute tout à fait.

RENÉ.

Méchante! En voulez-vous une preuve? J'ai fait
Une chanson pour vous.

ODETTE.

Moi... seule?

RENÉ.

Sois en sûre!

Et puisque ce matin nous sommes d'aventure

Dans ce bois où l'amour nous donne rendez-vous,
Tous les deux seuls, bien seuls, et loin des yeux jaloux,
La chanson que mon cœur depuis longtemps soupire,
Ma mie, à deux genoux je m'en vais te la dire.

Il amène Odette vers le banc, l'y fait asseoir, et se mettant à ses pieds :

La tendre voix du rossignol sauvage
Que nuit et jour on entend retentir
Charme mon cœur, et doucement m'engage
A dire ici ce qui me fait gémir.
Aussi le dois-je avouer sans mentir
A celle-là qui retient en otage
Toute ma vie, et peut en faire usage
A son plaisir.

Je veux lui dire à ma belle trop sage,
Qu'en un moment elle a su conquérir
Par ses doux yeux, le cœur d'un pauvre page
Qui pour jamais jure de la servir.
Je veux lui dire à quel point de désir
En est venu ce cœur jadis volage,
Puisqu'il souhaite, en si cher vasselage,
Toujours souffrir.

Mais quand je vois son chaste et clair visage,
Son front poli qu'un baiser peut ternir,
Voici soudain que s'en va mon courage :
Je n'ose plus ma peine découvrir.
A ses genoux, à force de languir,
Je tombe alors sans voix et sans langage,
Et je voudrais, en lui rendant hommage,
Ainsi mourir.

ODETTE.

René va lui donner un baiser ; elle se retourne effrayée.

Chut ! On vient ! Ah ! René, de grâce, sauvons-nous !

1.

RENÉ, se relevant furieux.

Au diable l'importun qui se jette entre nous !

ODETTE, regardant qui vient.

Maitre Jean !

RENÉ, de même.

Monseigneur !

ODETTE.

Mon fiancé !

RENÉ.

Mon maitre !

ODETTE, effrayée.

Où nous cacher ?

RENÉ, lui montrant le massif derrière le banc.

Ici ! Nous allons disparaître

Dans ce bocage épais qu'un printemps généreux

A fait pour les oiseaux et pour les amoureux !

Ils se cachent dans le massif.

SCÈNE II.

LE COMTE ROBERT, MAITRE JEAN, puis ODETTE

et RENÉ, dans le massif, sortant la tête de temps en temps.

LE COMTE ; il arrive sur le devant de la scène, en causant familièrement
avec maitre Jean.

Ah ! compère ! crois-moi, tu fais une folie !

MAITRE JEAN.

Monseigneur...

LE COMTE.

D'un bon quart tu t'abrèges la vie !

MAITRE JEAN.

Mais je...

LE COMTE.

Tu n'es qu'un sot, compère, sur ma foi !

MAITRE JEAN.

Mais pourtant, monseigneur...

LE COMTE.

Voyons ! regarde-toi
Un moment seulement, des pieds jusqu'à la tête,
Et dis-moi si tu peux vraiment conter fleurette
A quelque frais minois tout fier de ses vingt ans,
Tout rose de jeunesse, et s'il n'est pas grand temps
Pour l'amour, quand il sent que sa marche vacille,
De jeter son carquois pour prendre une béquille ?

MAITRE JEAN.

C'est vrai : mais...

LE COMTE.

Sens-tu pas à quels discours nombreux
Il faudra te livrer, ô mon bel amoureux,
Chaque soir, te courbant aux genoux de ta mie,
Pour lui faire oublier la moitié de ta vie ?
Trouveras-tu jamais des mots assez galants
Pour rendre ton front lisse et tes cheveux moins blancs ?

MAITRE JEAN.

Cependant, monseigneur...

LE COMTE.

Je te vois le dimanche,
Le chaperon en tête et le poing sur la hanche,
T'en allant à la messe avec ta femme au bras,
D'un pas tout chancelant suivant son jeune pas,
Lui portant son missel, et ses gants, et sa chape,
Plus fier qu'un cardinal tenant mule du pape,
Tandis que sous le porche assemblés, les bourgeois
Se gaussent de ta mine et te montrent aux doigts!

Il rit en le regardant.

MAITRE JEAN.

Oui, vous avez raison, monseigneur, je l'avoue !
Vieille bouche ne doit embrasser jeune joue.
A soixante ans passés, souvent même plus tôt,
Courir le mariage est conduite de sot.
Mais Odette n'est pas une fille ordinaire :
Orpheline, elle n'a qu'une vieille grand'mère
Dont les soins assidus...

LE COMTE, riant.

Toujours même chanson !

Écoutons l'amoureux répéter sa leçon.

Il s'assoit sur un tronc d'arbre, à gauche.

MAITRE JEAN.

Monseigneur...

LE COMTE.

Continue...

MAITRE JEAN, enthousiaste.

Et puis elle est jolie!

LE COMTE.

Je le sais bien !

MAITRE JEAN, inquiet.

Comment ?

LE COMTE.

Ferais-tu la folie

Te mariant si tard de prendre un laideron ?

C'est la règle d'ailleurs que toujours vieux barbon

Qui songe comme toi, compère, au mariage,

Choisisse belle femme : et de ce vieil usage

Beaucoup de gens, dit-on, ne se plaignent jamais.

MAITRE JEAN.

Si vous la pouviez voir, ah ! je vous le promets,

Monseigneur, vous sauriez m'excuser, me comprendre...

Elle a l'air si modeste et sa voix est si tendre !

LE COMTE, narquois.

Ah ! vraiment ? J'ai toujours aimé les douces voix.

Tendre voix, tendre cœur : on le dit, et j'y crois.

MAITRE JEAN.

Ses cheveux sont si beaux !

LE COMTE.

Blonds ou bruns ?

MAITRE JEAN.

Elle est blonde,

Monseigneur !

LE TROISIÈME LARRON.

LE COMTE.

Tout va bien. La taille est-elle ronde ?

MAITRE JEAN.

Très-ronde, monseigneur.

LE COMTE.

Les yeux ?

MAITRE JEAN.

Deux diamants !

Foi d'orfèvre !

LE COMTE.

Suffit ! Les pieds petits ?

MAITRE JEAN.

Charmants !

RENÉ, avec Odette dans le bosquet, leurs deux têtes dehors, à mi-voix.

C'est bien parlé, compère !

ODETTE.

Ah ! taisez-vous, messire !

Je tremble de frayeur : écoutons, sans rien dire.

LE COMTE.

Or ça, compère, Odette est parfaite en tout point ?

MAITRE JEAN.

Oh ! oui ! parfaite !

LE COMTE, se levant.

Alors, va ! ne l'épouse point !

MAITRE JEAN, étonné.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE, avec force.

Vaniteuse vieillesse!

Osès-tu supposer que tout, cette jeunesse,
Ce charme, cette grâce et ces rares appas,
D'autres, en les voyant, ne les envieront pas ?
Par quel philtre puissant, quelle magique épreuve,
Crois-tu donc engourdir cette âme toute neuve,
Curieuse d'amour, ce nom mystérieux
Que la main sur le cœur et les larmes aux yeux,
Le soir, en s'endormant, disent les jeunes filles ?
Crains-tu pas qu'un beau soir vienne sous tes charmes
Un galant rossignol que l'on écouterà
D'abord, et que bientôt on accompagnera ?
Jeune femme à garder c'est fardeau sur l'épaule
Bien rude, maître Jean : pour jouer un tel rôle
Et pouvoir, sans broncher, tenir tête aux galants,
Il faut, pour commencer, n'avoir pas soixante ans.
Pour moi qui — Dieu merci ! — suis très-loin de ton âge,
J'ai bien profonde au cœur l'horreur du mariage.
Prendre femme ! fi donc ! Ne manger que d'un plat
Quand on n'a pas encor l'estomac délicat,
Et, n'y pouvant goûter, jeter un œil d'envie
Sur les mets variés dont la table est servie !
A d'autres, s'il vous plaît ! Écoute bien ceci :
Si jamais le joyeux compagnon que voici
D'épouser une femme un jour fait la sottise,
Sois sûr que cette femme, il ne l'aura pas prise,
Mais que c'est elle, ami, qui soudain l'aura pris,
Et fait entrer de force au nombre des maris !

MAITRE JEAN.

Eh ! ce n'est pas, vraiment, un philtre que j'emploie !
 Mon épouse défunte, à qui Dieu donne joie !
 Était, par Notre-Dame ! un ange de beauté.
 Dans ses yeux, je ne sais quel éclat velouté...
 Quel charme...

LE COMTE.

Passe...

MAITRE JEAN.

Eh bien ! quoiqu'amoureuse et belle,
 Pendant toute sa vie elle resta fidèle.

LE COMTE, avec doute.

A toi ?

MAITRE JEAN.

Sans doute ! à moi !

Noblement.

Je fus son seul vainqueur,
 Et pendant vingt-deux ans le maître de son cœur !

LE COMTE.

Es-tu sûr que jamais ne vint à son oreille
 Quelque propos d'amour ?...

MAITRE JEAN.

Jamais !

LE COMTE.

Voilà merveille !

MAITRE JEAN, finement.

Point ! J'ai fait seulement le métier d'oiseleur.
 Lorsque sur le miroir reflétant sa lueur

Scintille le soleil, voici venir, coquettes,
Descendant, remontant, chantant, les alouettes.
Mais cachez un moment le métal vif et clair,
Et le concert ailé s'éparpille dans l'air.
La femme est un miroir dont les clartés sereines
Attirent près de lui les amants par douzaines ;
Dérobez le miroir : adieu, petits oiseaux !

LE COMTE.

Comment ?

MAITRE JEAN.

Par saint Eloi ! les maçons tourangeaux
Savent-ils plus bâtir muraille haute et bonne
Avec pointes de fer pour former sa couronne,
Chausse-trape au dehors, et fossés au dedans
Propres à rafraîchir les galants imprudents ?
Ne met-on pas aussi, pour les rendre plus sûres,
Longs et larges verroux à côté des serrures ?

LE COMTE.

C'est grâce à ce logis si prudemment fermé
Que pendant vingt-deux ans tu fus toujours aimé,
Grand vainqueur ?

MAITRE JEAN.

Eh ! oui-dà ! c'est la bonne manière.

RENÉ, bas à Odette.

Vous voyez quelle vie agréable et prospère
Sera la vôtre, Odette !

ODETTE ; elle fait la moue à maître Jean.

Oh ! le vilain jaloux !

LE COMTE.

Compère Jean, tu n'es qu'un geôlier, entre nous !

MAITRE JEAN.

Pour garder un oiseau fugitif et volage
Est-il autre moyen que de le mettre en cage ?

ODETTE.

La cage, maître Jean, est trop belle pour moi.
Grand merci.

LE COMTE, se levant et mettant la main sur l'épaule de maître Jean.

Mais, parbleu ! j'ai désir avec toi
D'aller voir aujourd'hui ta blanche tourterelle.

MAITRE JEAN, inquiet.

La voir?...

LE COMTE.

Sans doute... Allons ! et conduis-moi près d'elle!...

MAITRE JEAN.

Monseigneur...

LE COMTE.

Je te suis !

Maître Jean, tout en grommelant, s'éloigne : le comte le suit, rieur.

ODETTE, sortant du massif avec René, bas.

Messire ! échappons-nous !

RENÉ, vite et bas.

Soit ! mais répondez-moi : prendrez-vous pour époux
Maître Jean ?

ODETTE.

Ah ! jamais !

RENÉ.

Et m'aimez-vous ?

ODETTE.

Peut-être !.

Ils vont s'en aller à gauche, quand arrive Bernard accompagné de quelques bourgeois et paysans ; le comte et maître Jean, sur le point de disparaître à droite, s'arrêtent au bruit.

SCÈNE III.

LES MÊMES, plus BERNARD et QUELQUES BOURGEOIS et
PAYSANS.

BERNARD, à tue-tête, essouffé, gesticulant beaucoup.

Justice, monseigneur ! C'est un pendar, un traître !

LES BOURGEOIS.

Justice !

RENÉ.

Ciel ! Bernard !

ODETTE, l'entraînant vers le massif, effrayée.

Cachons-nous vite !

Ils rentrent dans le massif.

LE COMTE, revenant sur le devant de la scène.

Eh quoi !

Bernard, mon cuisinier !

A Bernard.

Que veux-tu donc de moi ?

BERNARD.

Justice, monseigneur !

LES BOURGEOIS.

Oui ! oui !

LE COMTE.

Par saint Paterne !

Frapper bons coups d'estoc ou prendre une poterne
Sont divertissements qui m'offrent plus d'attraits
Que l'office de juge et de faiseur d'arrêts !
Pourtant fraîche est la place et tout à fait propice
A respirer le frais en rendant la justice.
Dans le bois de Vincenne, ainsi faisait jadis
Notre sire honoré feu le roi saint Louis.

Montrant le banc.

Voici le tribunal.

S'asseyent, à maître Jean.

Sois notre héraut d'armes,

Maître Jean !

A Bernard.

Toi ! dis-moi quelles promptes alarmes
Te ravissent soudain aux soins de ton fourneau,
Et t'amènent ici, soufflant et tout en eau ?

BERNARD.

Oui, monseigneur... voici... mais avant de m'entendre,
Promettez-moi...

LE COMTE.

Quoi donc ?

BERNARD.

Que vous le ferez pendre !

LE COMTE, montrant son château dans le fond.

Pour cette danse-là nos créneaux sont tous prêts :
Mais, parbleu ! dis d'abord et nous verrons après.

BERNARD.

Seigneur, vous connaissez ma fille Marguerite ?

LE COMTE.

Fort bien ! Elle a des yeux qu'on n'oublierait pas vite.

BERNARD, secouant la tête.

Hélas ! oui, monseigneur. Vous connaissez aussi
L'allée aux noisetiers qu'on aperçoit d'ici
Au pied de la terrasse et près de la prairie ?

Il montre du doigt le château dans le fond.

LE COMTE.

Sans doute ! bonne place et tout à fait jolie
Pour y dormir à l'ombre, et le soir d'un beau jour
Boire frais en causant de combats ou d'amour.

BERNARD.

Ce matin, pour la table, il fallait tout de suite
Des noisettes : j'envoie aussitôt Marguerite
M'en chercher un panier...

LE COMTE.

Bonne idée !

BERNARD.

Ah! seigneur!

Au contraire!... Écoutez!... Fraîche, la joue en fleur
 Elle part. Je l'attends une heure... plus encore...
 Elle ne revient pas. Le souci me dévore
 Et je gagne, en courant, l'allée aux noisetiers.
 Là... saints du Paradis! Pendant huit jours entiers
 Je n'en pourrai manger, tant je suis en colère!
 J'aperçois mon enfant, — dont la vertu m'est chère,
 Monseigneur, — mon enfant, un lys de pureté! —
 Assise sur un banc, ayant à son côté
 Son panier, mais, hélas! sans la moindre noisette,
 Tandis qu'à ses genoux, lui racontant fleurette,
 Il était là, le traître, et lui parlait tout bas,
 Lui tenait des discours que je n'entendais pas
 Mais qui, j'en suis bien sûr, n'étaient pas des cantiques,
 Bien qu'elle lui donnât quelquefois les répliques,
 Rougissante, il est vrai, ses beaux yeux bien baissés.
 Je m'élançai, indigné, les deux poings ramassés...
 Le drôle est-il oiseau pour s'envoler si vite,
 Ou diable, je ne sais... je trouve Marguerite
 Seule, tout à fait calme, et s'étonnant très-fort
 De me voir arriver avec un tel effort.
 Pourtant c'était bien lui, par saint Jacques! homme ou diable!
 Et je viens demander, seigneur, que le coupable
 Soit, dès aujourd'hui même, et sans autre procès,
 Puni très-justement de ses honteux excès,
 Et pendu haut et court aux créneaux des tourelles
 Pour apprendre à conter fleurette aux demoiselles!

LE COMTE.

Pendu, maître Bernard ? Pour cette raison-là ?
A vingt ans, mon compère, auriez-vous dit cela ?
D'ailleurs, quel est-il donc ce grand coupable, en somme ?

BERNARD.

Ah ! monseigneur ! est-il besoin qu'on vous le nomme ?
Quoi ! le crime à lui seul ne dit-il pas assez
Celui qui l'a commis ?

LE COMTE.

Eh ! ma foi ! je ne sais.
S'il me fallait compter tous ceux qui sur mes terres
Font de ces crimes-là, je n'en finirais guères,
Et tout clerc en Sorbonne y perdrait son latin !

BERNARD.

Celui-là, monseigneur, est le plus libertin,
Le plus fin, le plus vif, le plus hardi d'allures,
Le plus coureur de tous les coureurs d'aventures,
Le plus entreprenant, le plus déterminé :
Enfin, c'est, monseigneur, votre écuyer René !

ODETTE, indignée, à René.

Ah ! messire !

LE COMTE.

Un enfant !

BERNARD.

Terrible pour son âge !

Aux bourgeois.

N'est-ce pas, mes amis ? rendez-moi témoignage !

UN BOURGEOIS.

Oui, c'est un petit drôle !

UN AUTRE.

Un démon !

UN TROISIÈME.

Tous les jours
Contre chacun de nous ce sont de nouveaux tours !

ODETTE, à René.

Messire...

RENÉ, à Odette.

Écoutez-moi...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, COURTEPINTE, entrant en courant à gauche.

COURTEPINTE.

Monseigneur !

LE COMTE, violent.

Qu'est-ce encore ?

Que me veut-on ?

COURTEPINTE.

Seigneur, un époux vous implore !

Un époux malheureux entre tous les époux...

Je réclame justice !

LE COMTE.

Ah ! peste soit de vous !

Voici que maintenant, dans ces bois solitaires,
Viennent me relancer les maris et les pères!

Il se rasseoit. — A CourtepinTE.

Allons, vite ! Ton nom ?

COURTEPINTE, tournant son bonnet dans ses doigts.

CourtepinTE, sonneur.

LE COMTE.

Et tu viens demander ?

COURTEPINTE, solennel.

Qu'on me rende l'honneur !

LE COMTE.

L'honneur ? quelque voleur a visité ta poche ?

COURTEPINTE.

Plût au ciel !

LE COMTE.

Cette nuit on a volé ta cloche ?

COURTEPINTE.

Non, monseigneur, je mets l'honneur un peu plus haut !

LE COMTE.

Bah !

COURTEPINTE.

Je suis marié depuis dix ans bientôt,
Et, je dois l'avouer, jusqu'à ce jour, ma femme...

LE COMTE.

Jolie ?

COURTEPINTE.

Oh ! monseigneur, un ange, sur mon âme !

Or, pendant ces dix ans, je vécus fort heureux.

Avec emphase.

Pas le moindre point noir dans mes horizons bleus !
 La vie, en s'écoulant, me paraissait si belle,
 Le vin si généreux, ma femme si fidèle,
 Que mes cloches toujours sonnaient joyeusement
 Même — il faut l'avouer — pour un enterrement.
 Mais, hélas ! quelle horrible et subite tempête !
 A ce point, monseigneur, j'en ai perdu la tête
 Qu'hier, pour un mariage, et tous battants dehors,
 A grands coups, j'ai sonné le service des morts !

LE COMTE.

Et quel est le malheur qui cause ta folie ?

COURTEPINTE.

Un de vos écuyers....

Tragiquement.

Il me faudra sa vie !

Par ses discours mielleux, par ses regards, a su
 Enjôler mon épouse à ce point qu'elle a pu
 Accepter cet écrit qu'une fatale chance
 A jeté dans ma main...

Noblement.

Et qui fait ma vengeance !

Il donne au comte un papier qu'il retire de sa poitrine.

BERNARD, aux bourgeois.

Sans doute, c'est encore un tour de la façon
 De messire René.

LE COMTE, lisant.

Ce n'est qu'une chanson !

COURTEPINTE, se rengorgeant.

Eh! n'est-ce pas assez pour qu'on s'en scandalise?
La femme d'un sonneur! — presque un homme d'église!

LE COMTE.

Par ma foi, le couplet n'en est pas mal tourné.

Lisant.

La tendre voix du rossignol sauvage
Que nuit et jour on entend retentir
Charme mon cœur et doucement m'engage...

ODETTE, dans le massif.

Ma chanson! quelle honte! ah! messire René,
C'en est trop : et voici pour votre poésie!

Elle lui donne un soufflet. Tout le monde étonné se retourne au bruit.

MAITRE JEAN.

Hein? quel est ce bruit-là?

LE COMTE.

Qui va là?

Pas de réponse.

BERNARD.

De ma vie

Je n'ai connu d'oiseau possédant un tel chant.

LE COMTE.

Sang du Christ! répondez et sortez sur-le-champ,
Ou prenez garde à vous!

Point de réponse. — Aux bourgeois.

Fouillez la place!

Au moment où ils vont entrer dans le buisson, Odette et René en sortent, honteux et rouges.

MAITRE JEAN.

Odette!

TOUS.

Et René!

COURTEPINTE.

Toujours lui!

LE COMTE, rit en regardant maître Jean.

L'aventure est complète!

MAITRE JEAN, anéanti.

Odette! je suis mort!

LE COMTE, railleur, à maître Jean.

Jolie en vérité,

Maître Jean; le portrait n'était point trop flatté.

COURTEPINTE et BERNARD, montrant René au comte.

Le voici, monseigneur!

MAITRE JEAN, s'avançant vers Odette.

Malheureuse!

LE COMTE.

Compère

Et vous tous, s'il vous plaît, commencez par vous taire.

Je vous rendrai justice : ainsi l'ai-je promis.

A Odette et à René qui n'osent avancer.

Approchez!

A Odette.

Vous!

Regardant Odette, à part.

Ses yeux brillent comme rubis!

De même.

Plus près !

A part.

Quels beaux cheveux et quelle bouche rose !

A Odette et à René avec une gravité jouée.

Savez-vous bien tous deux que c'est fort grave chose
Que de venir ainsi, vous cachant dans nos bois,
Surprendre la justice et le secret des lois ?
Savez-vous bien, morbleu ! que le cas est pendable ?
Que vous serez pendus !

ODETTE et RENÉ.

Pendus !

COURTEPINTE, BERNARD, LES BOURGEOIS.

Oui !

LE COMTE, à part, regardant Odette.

Que le diable

Étouffe le vilain qui pourrait seulement
Toucher du bout du doigt ce cou souple et charmant !

A René.

Et vous, mon beau varlet, qui chassez sur nos terres
Sans vergogne, amassant les trop justes colères
Des pères offensés et des maris jaloux,
Vous avez entendu qu'on réclame pour vous,
Comme remède propre à guérir l'inconstance,
Bonne corde de chanvre au bout d'une potence ?

LES BOURGEOIS.

Oui ! oui ! qu'il soit pendu !

BERNARD.

Non ! C'est trop peu : roussi

Comme un jambon !

2.

COURTEPINTE.

Roué !

MAITRE JEAN.

Brûlé vif !

RENÉ, cavalièrement.

Grand merci,

Mes amis ! Je le vois, vous avez l'âme bonne !
 Mais ne prenez tant soin de ma pauvre personne.
 A vrai dire, parmi ces moyens gracieux,
 La potence est celui qui me plairait le mieux.
 J'ai pour cette mort-là de grandes préférences :
 Elle sait conserver à ravir les distances,
 Mes maîtres, et j'aurais le plaisir sans défaut
 De vous tirer la langue et d'être le plus haut !

LES BOURGEOIS.

L'insolent !

BERNARD.

C'en est trop !

COURTEPINTE.

Nous railler !

LE COMTE, s'oubliant à regarder Odette, à part.

Quelle grâce !

ODETTE, à part, le regardant à travers ses cils baissés.

Malgré moi ce regard me trouble et m'embarrasse :
 Pourtant je n'ai plus peur, c'est singulier cela,
 D'être jamais penduc, après ce regard-là.

MAITRE JEAN, étonné du silence du comte, s'approche de lui.

Qu'allez-vous décider, monseigneur?

LE COMTE, rêveur.

Je décrète

Que je ne connais rien d'aussi charmant qu'Odette!

MAITRE JEAN, effrayé.

Plus bas!

LE COMTE.

Tu l'as jugée à sa bonne valeur!

COURTEPINTE, pendant l'aparté du comte et de maître Jean, a causé avec les bourgeois et vient parler au comte.

Puisque vous vous taisez, sans doute, monseigneur,
Vous nous donnez raison?

Le comte ne répond pas.

BERNARD.

Et la chose est certaine!

A René, avec un geste figuratif.

Pendu, beau suborneur!

COURTEPINTE, aux bourgeois.

Vite! amis! qu'on l'entraîne!

RENÉ, se recule d'un pas, la main sur son poignard.

Approchez donc, manants!

Les bourgeois reculent effrayés.

LE COMTE, sortant de sa rêverie.

Halte-là! s'il vous plait!

Avant d'exécuter si vite notre arrêt,
 Mes maîtres, laissez-nous le temps de vous le rendre.
 Or ça, nous décidons qu'il nous convient d'entendre,
 Pour éclaircir le cas délicat que voici,
 Cette jeune coupable; et nous allons ici,
 Afin de nous créer une opinion sûre,
 L'interroger suivant les lois de procédure.
 Donc, videz tous la place : à mon premier signal
 Vous reviendrez ! Allez !

MAITRE JEAN.

Singulier tribunal !

COURTEPINTE, à Bernard.

Pour attacher un homme au bout d'une potence
 Faut-il tant de façons ?

RENÉ, aux bourgeois.

Place !

BERNARD.

Quelle impudence !

Les bourgeois s'écartent. René passe au milieu.

COURTEPINTE.

Passé, beau damoiseau, nous avons l'œil sur toi !

Ils s'éloignent et disparaissent tous, sauf maître Jean qui reste dans le
 fond, observant le comte, très-inquiet. — Un silence.

LE COMTE, il s'assoit. — A Odette.

Approchez-vous, enfant !

Apercevant maître Jean qui fait des signes à Odette.

Que fais-tu là ?

MAITRE JEAN, embarrassé.

C'est moi...

Monseigneur... son ami, maître Jean : ma présence
A l'interrogatoire est utile, je pense !

LE COMTE, frappant le banc de son poing.

Morbleu ! la loi, compère, est la même pour tous !

Lui faisant signe de partir.

Allons !

MAITRE JEAN.

Oui, monseigneur...

Il s'éloigne un peu.

LE COMTE.

Allons donc !

Maître Jean s'éloigne.

ODETTE, à part.

Vieux jaloux !

Maître Jean disparaît en faisant des signes désespérés à Odette qui ne le regarde pas.

SCÈNE V.

LE COMTE, assis, ODETTE, debout devant lui.

LE COMTE.

Voyons ! approchez-vous !

ODETTE.

Monseigneur...

LE COMTE.

Eh! ma belle!

Ne tremblez pas ainsi! Je crois qu'on vous appelle
Odette?

ODETTE.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Allons! levez ces yeux,
Cette tête... très-bien!

A part.

Et puis, je la vois mieux.

Haut.

Çà, dites-moi comment et par quelle aventure
Vous vous trouviez ici, derrière la verdure,
Près de mon écuyer, que vous frappiez, je crois,
Un peu bien fortement avec vos jolis doigts?
Veuillez aussi me dire à quel point d'insolence
Il en était venu : car c'est bien lui, je pense ..

ODETTE.

Oui, c'est lui! Le menteur! le traître! m'affirmer
Ce matin même, ici, qu'il se meurt de m'aimer!
Me conter à genoux de belles patenôtres
Et des chansons d'amour qu'il a faites pour d'autres!
Et pour qui? pour Agnès, la femme du sonneur!
Grosse comme sa cloche et laide à faire peur :
Elle a trente ans sonnés, monseigneur, et je gage
Que vous la trouveriez très-vieille pour son âge.
Et Marguerite! Elle a des mains comme cela!
Le traître! le félon!

LE COMTE.

Cette colère-là,
Ma mie, est une preuve évidente et réelle
De votre grand amour pour le page infidèle.

ODETTE, naïvement.

Amour?... peut-être bien... je ne sais trop...

LE COMTE.

Vraiment?

Pourquoi donc le laisser vous parler tendrement,
Et pourquoi tous les deux cachés sous la feuillée...

ODETTE.

En voyant maître Jean près de vous, effrayée,
Je me cachai bien vite avec le page, ici.

Elle montre le massif.

LE COMTE, il se lève, et doucement.

Si j'avais été seul, eussiez-vous fait ainsi?

ODETTE, vivement.

Oh! non!

LE COMTE, avec une gravité simulée.

Pourtant il est très-dangereux d'attendre
Un méchant tel que moi qui vais vous faire pendre?

ODETTE.

Me pendre? Ah! monseigneur!

Elle se met à genoux en faisant semblant de pleurer, mais riant malgré elle.

Je tombe à vos genoux

Et demandé... en pleurant...

LE COMTE, avec éclat.

Vrai Dieu ! relevez-vous !

Et riez franchement de toutes vos dents blanches !
 Oui-dà ! le jour est loin où l'on verra les branches
 Et les sombres gibets, noirs perchoirs des hiboux,
 Balancer dans les airs de beaux fruits comme vous !
 Pendue ! avec ces yeux, et cette taille frêle
 Que d'un bras ferme et doux on retiendrait en selle
 Pour chevaucher gaiement à travers le pays,
 Prenant tous les chemins, pourvu qu'ils soient fleuris ;
 * Tout entiers au bonheur de s'oublier ensemble
 Sur le haut palefroi qui va doucement l'amble,
 Heureux de son fardeau, les rênes sur le col,
 D'un sabot cadencé faisant sonner le sol,
 Portant avec fierté sa tête qu'il relève.

ODETTE, rêveuse, à elle-même.

Oh ! le beau chevalier que je vois dans mon rêve !

LE COMTE, lui prend la taille et lui parle à l'oreille.

Oui, ce serait plaisir et bien vif et bien doux
 De vous tenir auprès de moi, sur mes genoux,
 Frêle et rose, au milieu d'un flot de blanche soie,
 Dans le fauteuil sculpté, près du feu qui flamboie ;
 De vous conter, enfant, mes tournois, mes combats,
 Et tous ces beaux secrets qu'on raconte bien bas,
 En écoutant le vent qui sur les vitraux pleure.

ODETTE, avec finesse.

Seigneur, s'il vous souvient, vous vouliez tout à l'heure
 Me faire pendre...

LE COMTE, se redressant.

Eh bien ! je voudrais maintenant
Que quelqu'un vint ici, chevalier ou manant,
Dire que tu n'es pas la beauté souveraine
De toutes les beautés qu'enfanta la Touraine :
Et sans tarder longtemps, il faudrait, sur ma foi !
Qu'il confessât son crime à genoux devant toi. *

ODETTE.

Heureuses celles-là de votre amour aimées,
Monseigneur ! Celles-là qui dans vos mains armées
Du gantelet de fer, laissent dormir leurs mains !
Qui, lorsque vous devez courir par les chemins,
Aller aux ennemis et leur livrer batailles,
Peuvent coudre, dessous votre cotte de mailles,
La relique bénie ou le cher souvenir
Qui donne la victoire et qui fait revenir !
Lorsque luit le soleil, elles sont occupées
A chercher des miroirs dans vos claires épées,
Et quand vous êtes loin, vous retrouvent encor
Dans le sombre profil de vos armures d'or !
Pour le fier destrier, compagnon des voyages,
Elles brodent la housse aux bizarres ramages,
Pour vous, la longue écharpe aux flottantes couleurs,
Y semant à la fois les baisers et les fleurs.
Heureuses celles-là ! Leur vie est belle et rose !

Vivement.

Mais entre elles et moi, monseigneur, je suppose
Que grande est la distance : et vous voulez, je croi,
Vous moquer, en m'offrant...

LE COMTE.

Me moquer ? Et pourquoi ?

ODETTE, *finement.*

Rarement, que je sache, on fit une comtesse
D'une simple bourgeoise...

LE COMTE.

Ah ! petite traîtresse !

Quand je vous parle amour, tout à coup vous venez
Répondre en me jetant le mariage au nez !

ODETTE.

Ai-je tort ?

LE COMTE.

Non vraiment ! mais vous allez bien vite !
Comtesse !

ODETTE.

Monseigneur...

A part.

Quelle froideur subite !

Le mot de mariage à peine prononcé
Sa belle ardeur s'éteint et le voilà glacé !
Ah ! je vois votre jeu, monseigneur, et je veille !

LE COMTE, à part.

Ma foi ! pour ces doux yeux, cette bouche vermeille,
On risquerait...

ODETTE, *faisant mine de s'éloigner.*

Adieu, monseigneur !

LE COMTE, la retenant.

Ah ! restez !

ODETTE.

Non pas !

LE COMTE.

Un seul baiser !

ODETTE.

Si vous me promettez

Le mariage après...

LE COMTE, à part.

Encore ! Oh ! la têtue !

ODETTE, cherchant à s'éloigner.

Maintenant, monseigneur, la cause est entendue :

Je suis jugée... adieu !

LE COMTE.

Je ne permettrai point

Qu'une fille me joue et me berne à ce point.

Un baiser ! je le veux !

ODETTE.

Cependant...

LE COMTE.

Je l'ordonne !

Doucement.

Allons !

ODETTE, à part.

Le libertin !

LE COMTE.

N'ayez peur, ma mignonne !

Il l'attire vers lui.

ODETTE.

Oh ! c'est mal !

LE COMTE.

Et pourquoi ? Ta joue aux tons rosés

Un matin de printemps se fleurit de baisers :

Et de ces belles fleurs de jeunesse et de joie,

Je veux prendre la part que hasard m'envoie.

Il l'embrasse. — Pendant ces derniers vers, maître Jean et René sont entrés chacun par un côté différent, et, sans se voir l'un l'autre, ont observé le comte et Odette.

MAITRE JEAN, voyant le comte embrasser Odette.

Que vois-je, saints du ciel !

RENÉ, de même, à part.

Ouais ! L'on devra, je croi,

Si l'on me pend, seigneur, vous mettre près de moi !

ODETTE, les apercevant.

Ah ! monseigneur, on vient !

LE COMTE, se redressant.

Et qui donc ?

Apercevant maître Jean et René.

Ah ! mes drôles !

Par saint Jean ! frottez-vous d'avance les épaules !

MAITRE JEAN, tout tremblant.

Monseigneur !

RENÉ, de même.

Monseigneur !

LE COMTE.

Ici tous deux !

Ils s'approchent et il les saisit chacun violemment par le cou.

MAITRE JEAN.

Holà !

RENÉ.

Grâce !

MAITRE JEAN.

Grâce !

Courtepinte, Bernard, les bourgeois accourent dans le fond.

LE COMTE, s'adressant à eux.

Venez ! venez tous ! Car voilà

Deux indiscrets pendants qui vont bientôt apprendre
Qu'il en cuit d'écouter ce qu'on ne doit entendre !

Il les lâche.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RENÉ, MAITRE JEAN, BERNARD,
COURTEPINTE, LES BOURGEOIS.

COURTEPINTE, s'approchant de René.

Vrai Dieu ! nous vous tenons, messire !

BERNARD, de même.

Et cette fois

Point vous n'échapperez !

LE COMTE.

Vous, manants et bourgeois
 Qui m'écoutez, sachez qu'à la grande potence
 De la cour du château, vous allez voir en danse
 Demain, midi sonnant, René, notre écuyer...

COURTEPINTE, BERNARD, LES BOURGEOIS.

C'est justice, justice !

LE COMTE, avisant maître Jean qui cherche à s'échapper.

Et notre joaillier

Maître Jean !

COURTEPINTE.

Aussi ?

MAITRE JEAN, tremblant de tous ses membres.

Moi ?

ODETTE, bas au comte.

La fureur vous inspire :

Soyez clément pour eux.

LE COMTE, bas à Odette, en riant.

Ainsi fais-je pour rire

Ma belle : voyez donc qu'ils ont l'air malheureux !

MAITRE JEAN, au comte.

Monseigneur !

RENÉ, de même.

Monseigneur !

LE COMTE, à maître Jean et à René, gravement.

Si vous voulez tous deux

Votre grâce, ou du moins quelque peine moins dure,

Leur montrant Odette.

Voici le juge : allez, parlez; et je vous jure

Que ses arrêts seront exécutés par moi.

Maitre Jean et René suppliant chacun d'un côté d'Odette, qui prend un air de gravité comique.

RENÉ.

Odette !

MAITRE JEAN.

Mon enfant !

RENÉ.

Ma perle !

MAITRE JEAN.

Souviens-toi

Combien fort je t'aimais !

RENÉ.

Je t'aimais davantage !

MAITRE JEAN.

Moi...

ODETTE, à maitre Jean.

Je suis un oiseau qui ne vis pas en cage.

RENÉ.

Moi...

ODETTE, à René de même.

Par précaution, vous devriez toujours
Changer votre chanson quand vous changez d'amours.

LE COMTE, regardant Odette, rêveur.

Quelle gentille compagne et comtesse mignonne
J'aurais là !

RENÉ, à Odette.

Je promets...

ODETTE, l'interrompant.

De n'aimer plus personne ?

RENÉ, bas, avec amour.

Que toi !

MAITRE JEAN.

Moi, je promets...

ODETTE.

De n'être plus jaloux ?

MAITRE JEAN.

Oui !

ODETTE.

Jurez tous les deux !

MAITRE JEAN et RENÉ.

Nous jurons !

ODETTE.

A genoux !

Ils se mettent tous deux à genoux aux pieds d'Odette en étendant les mains.
En vertu du pouvoir que monseigneur m'accorde
Moi, juge, je vous fais remise de la corde.

BERNARD.

Seigneur ! votre écuyer doit être condamné !

COURTEPINTE.

Le libertin !

LES BOURGEOIS.

Oui ! oui !

LE COMTE, montrant Odette.

Nous avons pardonné !

D'ailleurs, eût-il commis faute encore plus grande,
 Mes maîtres, maintenant je défends qu'on le pende !
 Car, vrai Dieu ! ce serait gâter un si beau jour
 Que d'y mettre la mort à côté de l'amour.

RENÉ, bas à maître Jean.

L'amour ?

MAITRE JEAN.

Que dit-il donc ?

LE COMTE, à part, regardant Odette.

C'est peut-être folie !

Mais près de ces yeux-là toute raison s'oublie.

A Odette.

Ça, beau juge en jupons, pour le franc jugement
 Que vous venez de rendre aussi correctement,
 Nous voulons vous donner, à titre d'honoraire,
 Chose qui, croyons-nous, saura vous satisfaire.

ODETTE.

Et quoi donc ?

LE COMTE.

Un mari !

ODETTE.

Moi!

MAITRE JEAN, vivement.

S'il en est ainsi

Je veux prouver mes droits...

RENÉ, de même.

Moi je voudrais aussi...

LE COMTE.

Et moi je veux qu'Odette en cette place même

Choisisse parmi nous, ici, celui qu'elle aime.

BERNARD.

Parmi nous... tous?

LE COMTE.

Nous tous!

COURTEPINTE, au comte.

Vous-même vous pourrez

Être choisi?

LE COMTE.

Moi-même!

MAITRE JEAN.

Et vous épouserez?

LE COMTE.

Mais fort bien!

MAITRE JEAN.

Il est fou!

LE COMTE, à part, d'un air satisfait.

Je sais le choix d'avance :

Mais, la laissant choisir, j'aurai la jouissance
De demeurer fidèle à mon ancien serment :
Car je ne prends pas femme : — une femme me prend !

A Odette.

Donc décidez, ma belle !

MAITRE JEAN, bas à Odette.

Ah ! souviens-toi, ma mie !

ODETTE. D'abord elle regarde maître Jean du coin de l'œil et hausse dédaigneusement les épaules, puis le comte, avec hésitation, et faisant un pas vers lui :

Libertin... mais comtesse...

RENÉ, se penchant derrière elle, avec passion.

Odette! à toi ma vie!

ODETTE, portant la main à son cœur, émue.

Cette voix! je devrais la haïr aujourd'hui!
Le traître! et cependant tout m'entraîne vers lui.
C'est en vain que je cherche à me tromper moi-même...
Pourquoi? je n'en sais rien... mais c'est bien lui que j'aime.

Elle tend la main à René qui tombe à ses genoux.

RENÉ.

O ciel !

ODETTE.

Le choix est fait, monseigneur.

LE COMTE et MAITRE JEAN.

Quoi ! René !

LE COMTE, à Odette.

As-tu donc oublié ?

ODETTE, imitant le comte.

Nous avons pardonné.

LE COMTE.

Ah ! petite menteuse !

ODETTE.

Hé quoi ! de la colère ?

Ce choix-là, monseigneur, saurait-il vous déplaire ?

LE COMTE.

Non pas, mais...

ODETTE.

Je pouvais agir en liberté ?

LE COMTE.

Fort bien !..

ODETTE, regardant René.

J'ai fait le choix que mon cœur m'a dicté.

MAITRE JEAN, furieux.

Ton cœur ! Choisir un traître, un coureur, un volage !

ODETTE.

Il m'a juré...

MAITRE JEAN.

Mensonge !

RENÉ, fièrement, à maître Jean.

Ah ! compère !

MAITRE JEAN.

J'enrage !

ODETTE, simplement.

Hélas ! que voulez-vous ? Pourquoi ? Je n'en sais rien :
Mais j'ai senti mon cœur s'envoler vers le sien.

LE COMTE, joyeux, abandonnant toute colère.

Tu n'en sais rien ? parbleu ! moi je vais te l'apprendre
Enfant : c'est qu'ici-bas, voulût-on s'en défendre,
Tant qu'à l'aube nouvelle une fleur s'ouvrira,
Tant que le bon soleil de midi reluira,
Tant que le vent du soir, fécond en rêveries,
Imprégné des senteurs des bois et des prairies
A la vierge aux yeux bleus viendra chanter l'amour ;
Tant qu'au jour envolé succédera le jour ;
On verra malgré tout, car c'est la loi du monde,
Tête blonde toujours s'unir à tête blonde,
Et s'ignorant lui-même, en un frisson vainqueur,
Cœur jeune s'en aller tout droit à jeune cœur !

MAITRE JEAN.

Pourtant...

RENÉ, au comte.

• Vous consentez, monseigneur...

LE COMTE, l'interrompant.

Beau poète,

Vous qui savez partout si bien conter fleurette,
Vous allez, s'il vous plaît, grand faiseur de chanson,
Nous en composer une, et de bonne façon,

Où vous ferez sonner, pour expier vos crimes,
Les plus joyeux refrains et les plus franches rimes !

RENÉ.

Et pourquoi, monseigneur ?

LE COMTE, sans lui répondre, à maître Jean.

Toi, maître Jean, choisis
Tes saphirs les plus bleus, tes plus rouges rubis,
Et ton or le plus fin, pour faire une parure
Exquise dans sa forme et dans sa ciselure.

MAITRE JEAN.

Et pourquoi, monseigneur ?

LE COMTE, à Bernard.

Toi, vite à tes fourneaux !
Que tes plus gras dindons, tes chapons les plus beaux
Tournaient joyusement sur les flammes vermeilles !

A Courtepinte, lui jetant une bourse.

A toi, l'ami ! Voici de quoi boire bouteilles,
Pour sonner à grand bruit tout un jour sans broncher
Ton plus gai carillon dans ton plus haut clocher ! *

A tous les bourgeois.

Vous tous, * enfin *, sachez que dans notre domaine,
Nous voulons qu'on soit gai toute cette semaine,
Qu'on fasse bonne chère et boive à plein tonneau
Tout ce qu'il est de vin aux caves du château ;
Et qu'on danse à grand bruit chaque soir au village

Montrant Odette et René.

Pour fêter dignement le nouveau mariage !

TOUS LES BOURGEOIS.

Vive monseigneur !

LE COMTE, à René.

Vous ! souvenez-vous toujours
Qu'il est de bons créneaux au sommet de nos tours,
Et qu'au premier oubli, vous apprendrez sur l'heure...

RENÉ.

Si je puis oublier Odette, que je meure !

LE COMTE, à René.

Pour vous mieux engager à ne point l'oublier
Je veux, dans mon château, vous armer chevalier.
Dès demain vous aurez l'accolade, messire.

ODETTE, joyeuse.

Il est bon de rêver quoi qu'on en puisse dire !

LE COMTE.

Quand on rêve tout haut !

ODETTE, le saluant.

Et que c'est près de vous !

LE COMTE, aux bourgeois.

Ça maintenant, rentrons !... et vivent les époux !

TOUS.

Vive la mariée !

LE COMTE, à maître Jean, qui reste sur le devant de la scène, l'air furieux.

Allons ! allons ! compère !
Prends les choses gaiement et foin de la colère !

MAITRE JEAN.

Comment!... vous. . monseigneur... vous avez consenti. .

LE COMTE, lui tapant sur l'épaule.

Crois-moi, beau raisonneur, c'était le bon parti.
Nous étions deux larrons courant la même proie :
Afin de la saisir, chacun suivait sa voie
Et fondait son espoir sur des moyens divers.
Toi, courbé sous le poids de tes soixante hivers,
Tu comptais, pour gagner Odette et sa tendresse,
Sur l'éblouissement qui naît de la richesse ;
Moi, peu digne d'amour pour avoir trop aimé,
Entêté d'un caprice à peine encor formé
J'invoquais, à l'appui de cette fantaisie,
Ma puissance, mon rang, et l'éclat de ma vie,
Enfin, tout ce qui peut flatter la vanité ;
René, lui, pour lutter n'avait rien apprêté :
Mais il avait vingt ans, la jeunesse, la grâce,
Un cœur où le passé ne laissait nulle trace ;
René, c'était l'Amour : et qu'on le veuille ou non
L'Amour sera toujours le Troisième Larron.

FIN.